

fondés par les Anglais, ont édifié des fortunes considérables. Sans parler de l'exportation des produits du sol, qui est la branche principale du trafic, on a créé de nombreuses filatures et des fabriques de tissus, qui assurent du travail à une grande partie de la population indigène. Les tissens de coton fabriqués à Bombay font une sérieuse concurrence aux fabriques de la métropole, même sur les autres marchés de l'Extrême-Orient. Siam et le Tonkin en sont inondés. Impossible à l'Europe de lutter contre une main d'œuvre aussi dérisoire.

La baisse persistante de l'argent amènera peu à peu tous les pays à base de métal blanc à ne plus rien importer d'Europe. C'est là un des résultats que redoutent les industriels anglais, sans pouvoir l'éviter.

Le mouvement à *Bycala*, dans la ville noire, est considérable; l'aspect misérable, mais à examiner de près ces nombreuses boutiques remplies de sacs et de caisses, à voir les innombrables chariots attelés de bœufs, qui y ont de la peine à circuler, on sent qu'il y a au milieu de cette population multicolore une vie laborieuse et prospère.

La fantaisie n'y perd rien. J'ai déjà compté une trentaine de formes de turbans. Cette foule bigarrée a les attitudes les plus variées. Toute la ville indigène est dans les rues. Les pauvres cooles sont à peu près nus. Les autres, à quelque caste qu'ils appartiennent, ont la robe et le pantalon blancs, et sont presque tous pieds nus. L'attitude des marchands dans leurs boutiques me dégoûte profondément. Ils font leurs affaires étendus sur des coussins à peu près blancs. Et comme ils sont très nombreux dans ces réduits, ils sont étendus les uns sur les autres, élevant bien souvent leurs pieds à la hauteur de la tête de leurs voisins. Ce qui est surtout peu ragoûtant, ce sont dans les voitures les ventrus avec leurs jambes croisées et quelquefois étendues, les pieds sortant par la portière.

A côté de ces gens qui sont évidemment aussi énervés que moi par la chaleur et qui étalent leur souffrance sans se gêner, on rencontre beaucoup de personnes vêtues de blanc immaculé, qui font plaisir à voir. Ces Hindous à pied, à cheval ou en voiture ont toujours l'air de grands seigneurs.

* **

Ce qu'il y a de plus agréable à Bombay, c'est la promenade au bord de la mer, vers le coucher du soleil. L'esplanade immense est sillonnée

de nombreux équipages fort bien attelés, dont la plupart conduisent des Parsis, leurs femmes et leurs enfants.

Les dames parsies sont drapées comme les Romaines antiques, dans des étoffes très claires et très riches en soie brodée d'or. Leurs traits sont fins, elles ont la peau blanche, de grands yeux de gazelles, et l'allure très distinguée. Les enfants, très nombreux, sont habillés avec le plus grand luxe : pantalon en satin rose ou bleu de ciel, jaquette de velours, le tout agrémenté de broderies d'or. Les bébés, qu'on porte sur les bras, sont plus ornés encore. Ces costumes, qui seraient ridicules dans nos climats, produisent sous le merveilleux décor de l'Inde, le plus gracieux effet.

Les hommes sont plus simplement mis : une redingote toute droite, noire ou blanche, boutonnée de haut en bas, un pantalon européen et un chapeau de forme persane; recouvert de toile cirée. C'est fort laid.

Les Parsis sont nombreux à Bombay, et ont une haute situation. Riches, laborieux, aptes à tout, il y a de tout dans cette caste, excepté des mendiants.

On sait que les Parsis adorent le soleil et le feu. Leur présence au bord de la mer, à la tombée du jour n'est pas seulement un but de promenade, mais un acte de dévotion. Ceux qui viennent là en voiture descendent de leurs équipages et s'arrêtent en face du soleil couchant ou se promènent en remuant les lèvres. Les bancs de la promenade sont remplis de Parsis, tous proprement vêtus, qui prient en silence—et cela dure fort longtemps.

On dit que les Parsis interrompent volontiers leur prières pour faire un bout de conversation avec un passant, ou même et surtout pour traiter une affaire. On sait toujours où trouver le sectateur de Zoroastre, à certaines heures du jour.

Les Parsis seraient d'origine juive. Ce qui est certain, c'est qu'ils ressemblent beaucoup aux juifs non seulement par le visage, mais aussi, par certaines pratiques religieuses, par leur activité, le goût des affaires et leur nombreuse progéniture.

Cette ressemblance m'a paru surtout très frappante entre les femmes et les jeunes filles que j'ai vues à l'école israélite de Bombay.

Il se peut qu'ils ne soient pas

¹ Ce seraient, paraît-il, les Juifs qui auraient pris, pendant leur captivité de Babylone, quelques-unes des cérémonies suivies de toute antiquité par les sectateurs de Zoroastre.

d'origine juive, car leurs ancêtres ont persécuté les juifs jusqu'à la venue de Mahomet en Perse, mais on dit que les adorateurs du feu étaient très friands des beaux yeux des filles de Sion, et qu'ils les enlevaient sans pitié. Donc il coule sûrement du sang juif dans les veines des Parsis, et ils ne s'en trouvent pas plus mal.

* **

Ce peuple intelligent, propre, distingué, froisse mes sentiments par sa façon de traiter ses morts. Il les fait dévorer par des animaux carnassiers ! Je ne m'explique pas comment un peuple civilisé comme les Parsis en soit resté à une coutume aussi barbare. Étaler même à l'œil d'un vautour le corps de l'objet aimé me paraît une horrible chose. Penser que les griffes et le bec crochu de l'immonde bête vont déchiqueter l'enfant adoré, le bébé joufflu que, la veille encore, on promenait en triomphe, paré comme une relique, cela n'est-il pas affreux ?

Un fonctionnaire anglais auquel je demandais comment il se fait que le gouvernement n'ait pas amené cette caste d'hommes civilisés à abolir cette affreuse coutume, me répondit que les Anglais ne s'occupent des usages des indigènes que lorsqu'ils commettent des crimes, comme les sacrifices humains, ou tentent d'amener des troubles compromettant leur puissance.

Or les funérailles parsies se font toujours avec le plus grand calme, et si cette coutume blesse quelques âmes sensibles, nul, pas même les Parsis, n'a vu comment s'opère la disparition des cadavres.

Les monuments où se déroulent les drames hideux entre les corps inertes et les dévorants se nomment les "tours du silence."

Ces tours sont situées dans un immense jardin sur la plus haute partie de la ville, à *Malabar Hill*. Rien absolument ne les domine. Il faudrait un ballon captif pour voir l'intérieur, mais jamais l'administration ne permettrait une pareille curiosité, qui serait considérée comme une véritable profanation. On ne les a même jamais laissés photographier.

Ces tours, au nombre de cinq, sont blanchies à la chaux et construites à une certaine distance les unes des autres. Le sommet de *Malabar Hill* est formé par des rochers escarpés qui dominent la mer. Le jardin, bien entretenu, contient des fleurs, des arbrisseaux et de grands arbres, presque dépouillés de feuilles, sur lesquels